

Brest (Finistère) - envoyée spéciale

Un an plus tard, elle en rigole encore, Josette Faivre (les noms et les prénoms des résidentes ainsi que ceux de leurs partenaires ont été changés). « J'allais en vadrouille en ville, comme d'habitude. Il était à l'arrêt de bus, il avait mon âge. Il m'a dit : "Vous me plaisez, vous êtes mignonne." Je le voyais venir !, raconte la septuagénaire. A mon retour, v'là qu'il était toujours là. Il voulait que je vienne chez lui, j'ai dit : "T'as qu'à venir avec moi, toi." On a bu un café. Dans ma chambre, il a voulu me toucher, j'ai dit : "Bas les pattes ! Les mains dans les poches !" Je l'ai ramené au bus. Mais il était pas mal, ce con. »

« Ici ? Vous l'avez amené ici ? Mais vous ne m'aviez rien dit ! », s'exclame en souriant Béatrice Sorrieul, cadre de santé. Ici, c'est une petite chambre de 12 mètres carrés de l'Ehpad Centre René-Fortin, à Bohars, sur les hauteurs de Brest. Des murs vert pâle, un lit simple médicalisé, un cabinet de toilette (il y a une douche pour vingt résidents), un placard et la télé au mur. Pas l'endroit idéal pour un moment d'intimité. Et pourtant. L'aventure qui met Josette Faivre en joie ne devrait pas être un cas isolé, estime Béatrice Sorrieul : « Un Ehpad, c'est un lieu d'habitation, de vie. Et la sexualité, ça fait partie de la vie ! »

Établissement public adossé au CHU, René-Fortin héberge, sur trois étages, 200 personnes âgées, en majorité des femmes. Derrière sa façade défraîchie, égayée par une immense fresque colorée, le bâtiment accueille des personnes avec des pathologies lourdes, en sortie d'hôpital, mais aussi des résidentes en situation de précarité familiale ou économique. Il leur en coûte 2100 euros par mois, éligibles à l'aide sociale, contre 3000 à 4000 euros dans le privé. « Des gens qui n'ont leur place nulle part ailleurs », résume la cadre de santé. Femmes de marins, anciennes commerçantes, fonctionnaires... elles arrivent après un AVC, une chute à domicile ou des pertes de mémoire qui ne leur permettent plus de rester chez elles.

« La sexualité en Ehpad, c'est encore tellement tabou ! Mais on n'arrive pas ici en étant asexué, on a toujours des sentiments, des émotions. Ce n'est pas parce qu'on a 90 ans qu'on n'a plus de désir, aussi petit soit-il. Par exemple, tenir la main de quelqu'un », dit Morgane Briand, aide médico-psychologique et responsable de l'animation dans l'autre Ehpad public de Brest, Delcourt-Ponchelet, en centre-ville. Dix-huit ans qu'elle partage le quotidien des résidents, de la douche aux goûters. « Un jour que je faisais les courses, une cadre m'a demandé de la glu pour une résidente, une dame qui utilisait sa Vierge Marie pour se masturber, et l'avait cassée. Dans ces cas-là, on fait. C'est pour son plaisir, même si ce n'est pas commun. »

Comment vivre ses désirs à l'âge où les corps, comme les esprits, sont diminués ? Quelle place pour l'intime en institution, lorsque l'on vit au rythme de la collectivité – déjeuner à 11 h 30, di-



Un couple de résidents à l'Ehpad Résidence Delcourt-Ponchelet, à Brest (Finistère), le 23 juin. LAËTTIA DONVAL POUR LE « MONDE »

SEXUALITÉ

L'amour est dans l'Ehpad

A Brest, des résidentes à la parole libre assument leurs désirs, leurs aventures et parfois l'envie d'une ultime étreinte

Audrey Tonnelier

ner à 17 h 30 –, des allées et venues des soignants, avec le bruit de fond des téléviseurs, les odeurs, les murs fins comme du papier à cigarette, la solitude affective ? Et comment en parlent ces femmes, nées à une époque où l'éducation sexuelle n'existait pas ?

Josette Faivre n'a pas eu une vie facile. Ses enfants ? Elle ne les voit plus. Mariée trois fois, la première à un marin, à 18 ans, elle est « toujours tombée sur des connards, qui ne pensaient qu'au cul ». « J'étais la femme-objet », énonce la vieille dame aux cheveux gris coupés court. Avant de se fendre d'un sourire : « Mais j'ai eu des bons coups ! » Aujourd'hui, elle préfère regarder « les films le dimanche soir sur la 17 [CStar, qui propose un programme érotique], vers minuit et demi ». « Il y a des beaux mecs, des nanas, des coups de reins... mais on ne voit pas le sexe des hommes », regrette-t-elle.

Les élocutions sont parfois difficiles, les dates et les noms se mélangent. Mais quand on interroge les résidentes sur leur sexualité, pas besoin d'insister pour que les évocations affluent. La parole est tantôt pudique, tantôt franchement crue.

« On faisait l'amour un peu partout : au magasin contre la porte de la chambre froide, dans la voiture, au camping... », lâche Danièle Rault dans un sourire, à peine la conversation entamée. Trois ans qu'elle est à René-Fortin, en fauteuil électrique depuis l'amputation de sa jambe droite – « J'avais les artères bouchées. » Voix rauque de fumeuse et regard doux, elle raconte son dernier mariage, plus de trente

ans avec un boucher-charcutier-traiteur, dans un quartier populaire de Brest. A 66 ans, elle est veuve depuis sept ans, pour la troisième fois. « Il était très gentil, très doux, comme mes deux autres maris. Je suis tombée sur des crèmes. Je me sentais bien, c'était rassurant. Quand on ne faisait pas l'amour parce que j'avais mes règles, on se caressait mutuellement, et ça nous satisfaisait. » Un passé qu'elle ne cherche pas à revivre. « Tous les hommes sont moches, ici. Et puis, j'ai peur d'être déçue. Des bons souvenirs, c'est tout ce qu'il me reste. »

Henriette Papin non plus n'a plus de sexualité à proprement parler. Mais Philippe, son « copain » depuis trente-cinq ans, continue de venir la voir une fois par semaine, « le mardi, parce qu'il vient travailler en ville ». Philippe est notaire, habite à une quarantaine de kilomètres. Et Philippe est marié. « On s'est toujours arrangés pour rester discrets. Je ne voulais pas me faire griller !, raconte cette dame de 68 ans, toute menue dans son lit médicalisé. On se voyait chez moi, ou chez lui dans la journée. Sa femme n'a jamais rien su. En tout cas, elle n'a rien dit. » Que son

amant quitte sa femme, il n'en a jamais été question. « Je n'aurais pas accepté ! Il avait quatre enfants, et moi je tiens à mon indépendance. On avait chacun notre vie, ça m'allait très bien. » De ses trois décennies de liaison, Henriette Papin parle avec joie et simplicité. « Je ne pensais pas que ça allait durer. Mais je suis tombée amoureuse. Et puis les relations sexuelles avec lui, c'était super ! Il avait beaucoup de charme et de patience. On allait faire de la moto. Quand il allait en formation à Paris, je l'accompagnais pour la semaine. »

Aujourd'hui, c'est dans la salle commune ou au fumeur que les deux amants se retrouvent. « Je suis contente qu'il vienne. Je ne vois pas beaucoup mes enfants. On parle de nos souvenirs communs. C'est beau ! On a eu des problèmes de santé tous les deux, un cancer du sein pour moi, on lui a enlevé un rein. Entre nous, il n'y a plus de sexualité, mais les sentiments sont là ; c'est déjà beaucoup. C'est l'amour de ma vie ! Lui, il aura eu deux amours : sa femme, et puis moi. »

Assise bien droite au bord de son lit, Marie Bellec, 67 ans, a le visage qui s'éclaircit lorsqu'elle

parle de son nouveau compagnon. « C'est mon bâton de sécurité, mon repère. Ici, la vie n'est pas rose tous les jours. Il y a la maladie des autres, les gens qui disparaissent soudainement. Il est plein d'attentions, il vient me réveiller le matin, il a ma clef. Le soir après le repas, il vient me rejoindre dans ma chambre et on passe deux heures à discuter, de la vie, de nos bobos d'avant. On se dit "mon chéri", "mon cœur", décrit cette ancienne greffière aux lunettes rondes, maquillage léger et croix autour du cou.

Marie Bellec a perdu son mari il y a un an et demi. C'est ce qui l'a amenée ici. « Je suis bipolaire, et ma maladie a fait que j'ai plongé », indique-t-elle simplement. « Jamais » elle n'aurait imaginé retrouver un compagnon, « surtout pas en Ehpad ». « Au début, j'avais le sentiment de tromper mon mari. Maintenant je me dis : il est parti, il ne reviendra plus. Avec mon compagnon, on a parlé ensemble pendant six à sept mois. J'ai aimé ses fous rires, sa bonne

« ON VOUDRAIT DORMIR L'UN À CÔTÉ DE L'AUTRE. J'AIMERAIS QUE NOS INSTITUTIONS DONNENT PLUS DE PLACE À NOTRE INTIMITÉ »

Marie Bellec, 67 ans

humeur, son imagination débordante. Il y a eu un premier bisou, et depuis, ça continue. »

Mais vivre une telle relation demeure compliqué. « Cela nous arrive de dormir ensemble, mais dans un petit lit, ça relève un peu de la gymnastique ! Ce qu'on voudrait, c'est pouvoir dormir l'un à côté de l'autre. J'aimerais que nos institutions donnent plus de place à notre intimité. » Elle espère beaucoup du nouvel Ehpad qui doit sortir de terre d'ici à 2030, à Bohars, pour regrouper les différents établissements de la ville. Il sera organisé comme un « quartier », avec de petites maisons de sept personnes « en colocation », explique Béatrice Sorrieul, la cadre de santé. La vie intime et affective des résidents fait partie des réflexions prioritaires : davantage de lits doubles, des tours de soin moins nombreux, des espaces pour que le personnel puisse déposer du linge sans entrer dans les chambres... « Il est primordial d'adapter nos organisations. Il ne tient

qu'à nous de changer notre regard sur la vie affective et sexuelle des personnes âgées. »

A l'Ehpad Delcourt-Ponchelet, 170 lits, la docteure Hélène Desgranges ne dit pas autre chose. « On pense qu'on vient à l'Ehpad pour mourir, mais on peut aussi y vivre ! » Dans cet ancien hospice, avec sa chapelle et son jardin donnant sur la rade, « les gens peuvent mettre une pancarte la nuit s'ils veulent de l'intimité, mais, en journée, il y a des contraintes pratiques et sanitaires. Les portes ferment à clef, même si le personnel en a toujours un double. »

« Chaque personne a sa sexualité propre, seule, à plusieurs... de quoi on se mêle ? Le seul sujet, c'est le consentement », abonde Stéphanie Guillerm, infirmière à René-Fortin. Un sujet épineux lorsqu'on a affaire à des personnes atteintes de troubles cognitifs à des degrés divers, ou dépendantes. « Il peut y avoir de l'intrusion dans les chambres, des attouchements – plutôt par des hommes. Il faut rester très vigilant », souligne Morgane Briand, qui rassure : « On connaît les résidents, on sait comment ils réagissent, on observe si la personne est à l'aise ou pas. »

Certains couples, qui arrivent ensemble en Ehpad, doivent également être séparés en raison de leurs troubles. « Cela peut être douloureux pour la famille », relate Hélène Desgranges. Sans parler de ce qui peut se passer au sein de l'institution. Guylaine Marzin, ergothérapeute, se souvient par exemple de ce couple, placé dans deux établissements différents en raison de leurs pathologies : « Monsieur avait développé de l'affection pour une autre résidente, il en parlait tout le temps, cela avait été très dur à accepter pour les enfants. »

Parfois, face aux demandes des résidents, l'équipe est impuissante. Françoise Guillou, par exemple, « veu[t] faire l'amour avant de mourir ». A vrai dire, cette ancienne secrétaire de 75 ans, legging léopard et teinture rousse, ne sait pas trop si elle le pourrait : « La main gauche me fait mal, je ne peux plus marcher, liste-t-elle. Mais je veux profiter, avoir encore quelques joies. "Un peu de love et de tendresse", comme chante Eddy de Pretto. Ici, on n'a pas beaucoup de plaisirs. »

« Mme Guillou a vu un psychiatre, c'est une demande construite chez elle, pas juste une pulsion », explique Guylaine Marzin. Mais on est démunis pour lui répondre : elle veut un vrai rapport, pas de sextoy. L'équipe est allée jusqu'à se renseigner sur les assistants sexuels. « Mais ce n'est pas légal [le recours est assimilé à du proxénétisme], explique Hélène Desgranges. On ne fait pas ça comme on prend rendez-vous chez le coiffeur ! »

Et puis, à Delcourt-Ponchelet, il y a Edith Moreau. Chevelure blanche et sweat bleu, elle se décrit comme une « petite fille de bonne famille » qui en a « émus-tillé plus d'un ». Pas sûr que son père, officier supérieur de la marine, ait vu d'un bon œil son refus du mariage et sa carrière d'artiste. Elle raconte les amoureux, les infidèles. Par moments, elle s'exprime avec facilité, dans une langue châtiée ; à d'autres, la chronologie est floue, la pensée tortueuse. Mais le désir s'accroche. Et soudain, Mme Moreau n'a plus 75 ans, mais 20, peut-être.

« Finalement, vous avez eu une belle vie ? »

– Oh oui ! Si on n'a pas connu ça, on n'a rien connu.

– Connu quoi ?

– Le cœur qui bat à toute berzingue. L'amour, et toutes les questions qu'il pose. Vous pouvez l'écrire, ça. »